

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 23

Artikel: Voir Joseph !
Autor: Berthold, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197590>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

étages avancent et reculent, les chambres ressortent en cabinets et en moucharabys. C'est un mélange incroyable de colombages, de bouts de planches, de poutrelles, de lattes clouées, de treillis, de cages à poulets en manière de balcon; tout cela vermoulu, fendillé, noirci, verdi, culotté, chassieux, refrigné, caduc, couvert de lèpres et de callosités à ravir un Bonnington ou un Decamps. Les fenêtres, trouées au hasard et bouchées à demi par quelque vitrage effondré, balancent des guirlandes de tripes et de vessies de porc, capucines et cobaeus de ces agréables jlogis. Des tons vineux, sanguinolents, délavés par la pluie, complètent l'aspect féroce et truculent de ces taudis hasardeux, dont le Rhône, qui passe dessous, fait écumer la silhouette dans son flot d'un bleu dur. »

Une belle nuit (du 17 au 18 janvier 1670), l'ancien *Pont-bûti* et tout ce qu'il portait prit feu; on peut se figurer le spectacle et le désastre. Les récits du temps rapportent qu'en deux heures soixante-douze maisons furent attaquées, cinquante-quatre incendiées; un des bras du Rhône (très bas, il est vrai, dans la saison) comblé par les débris sur un espace de 220 pieds; le pont fuma vingt jours. Eruption effrayante, on eût dit que le ciel croulait dans le feu. Les montagnes paraissaient incendiées: à trois lieues du foyer on lisait comme en plein midi.

En voyant de loin cet embrasement, les Vaudois, qui ne se l'expliquaient pas, coururent aux armes. Puis que d'horreurs! — nous ne faisons que répéter le dire des témoins — 122 victimes! Ceux qui échappaient au feu, périssaient dans l'eau. On ne retrouvait qu'une trentaine de corps et dans un état affreux: bras détachés, jambes coupées, crânes ouverts, faces à moitié brûlées, corps enlacés, carbonisés; paquets d'os et de chair « formant un seul nœud », tout ce qui peut navrer et soulever le cœur; puis des scènes poignantes ou héroïques: des fuyards qu'on voyait flamber debout sur les toits, des enfants jetés d'une fenêtre à l'autre, une mère en couches tombant dans le Rhône, une chrétienne déjà sauvée et hors de danger, mais rentrant dans sa maison pour y chercher sa bible, qu'elle se repentait d'avoir oubliée...

Louis Ruchonnet à Rovéréaz.

Un de nos lecteurs goûtait un jour à la ferme de Rovéréaz. A la même table, se trouvaient Louis Ruchonnet, sa mère et ses deux fils. Les goûters champêtres de Rovéréaz étaient autrefois l'un des rendez-vous favoris des Lausannois.

La conversation fut des plus intéressantes et des plus variées. En pouvait-il être autrement quand Louis Ruchonnet y apportait le tribut de ses vastes connaissances et le charme de sa parole? Politique, littérature, beaux-arts, sciences, etc., tous les sujets furent abordés.

— Papa, s'écria tout à coup l'un des enfants, qui, depuis un moment, était absorbé dans l'examen d'un syphon d'eau gazeuse, papa, je ne comprends pas comment une simple pression sur le bouton peut monter l'eau dans le tube de verre.

— Je m'en vais t'expliquer cela, répondit le père, va me cueillir une de ces fleurs de dent-de-lion; nous en ferons un syphon.

Avec deux verres, une goutte d'eau et la tige de dent-de-lion, Louis Ruchonnet fit à son fils une démonstration des plus simples du principe des syphons et qui lui fut l'occasion d'une dissertation charmante sur les lois de la physique. C'était plaisir à voir cette grande intelligence se mettre à la portée de enfants et leur faire comprendre par des comparaisons ingé-

nieuses autant qu'imprévues les théories les plus complexes de la science.

Après le goûter, sur l'invitation du fermier, tous les convives allèrent visiter les étables et les diverses installations de la ferme.

Devant les nombreuses machines agricoles qui, à ce moment, faisaient leur apparition chez nous, madame Ruchonnet était dans l'admiration.

— Dis-moi, Louis, d'où viennent toutes ces machines? demanda-t-elle à son fils.

— Mais, maman, quelle question tu me poses là! Regarde donc ces grandes dents; cela ne peut venir que d'Angleterre...

Madame Ruchonnet était anglaise. Elle sourit comme tout le monde à cette innocente plaisanterie de son fils, qui, d'ailleurs, l'effaça aussitôt par un bon baiser.

Lé dou Savoyardes et lo négro.

L'est bin rà quand on vai on négro pè chaôtre et, tot parà, l'ein arrevè onco cauquies iadzo; mà, quand on ein vai po lo premi iadzo, vo seimblliè què cliiào gaillà dussont coffi y tot cein que patrouillont avouè lè mans. Kà, quand on est dinse nà coumeint dâi sou-bassémeints dè mermitès du lè pi tantqu' à la frimousse, vo seimblliè assebin què lào tsemine sont, ein cauquies menutès, asse naire qu'on sa dè tserbon et vo vo ditès què lào fen-nèss dussont prào fèrè la buia totès lè senannès po manteni cliiào gaillà ào proupro.

Et bin, tot cein n'est pas verè! et se lè negro sont nà, l'est paceque l'ont la pé dinse et vo z'arià bio lè savounà bin adrai et lè frottà tota 'na dzornà avouè 'na brosse dè rizette que restèriont adè nà coumeint dè la setsè (suie).

Ora, porquie ne sont-te pas bliances coumeint no z'autro? Lè z'ons diont que cein vint dè race; dâi z'autro, que l'est paceque cliiào dzeins demàoront dein dâi pays io lo sèlào est destra tsaud, et io, pè vai Tsallanda, fâ dâi raveu pi què tsi no tandi lo mai d'òu, pisque diont que porriont frecassi dâi truffès quie dévant, rein qu'ein metteint la péla ào sèlào.

Quand on est dein dâi pays dinse, ne faut don pas s'èbahi se cliiào lulus sont souplià à tsavon; laissi vai on n'omelette sein la veri su on fu que frecassè, le vint tota nàirè pè dezo et le sè bourliè! L'est la mimma tsouze po lè negro!

Cein est onco bin quemoudo, dâi iadzo, d'ètrè matsourà dinse, kà la coffià ne sè vai pas atant què su no z'autro; mà se cliiào negro vont sè frottà contre dâi sa dè farna, àobin dâo dzî, l'est on autra question!

Ein 96, quand l'ont fè clia grant'eposechon pè Dzenèva, vo sèdès que l'ein est arrevà tota 'na compagni dè pè l'Afrique, po sè montrà on pou ài dzeins dè per tsi no et on bolondzi dè Dzenèva ein avâi mimameint eingadzi ion que fasâi adè teni à l'eintraie dè sa boutegua po fèrè veni lè pratiquès.

Duès Savoyardès qu'étiènt veniès po vaire la fèta, voliàvont atsetà dâi navettès et coumeint le vouaitiant devant lo magasin à cé bolondzi, véyont stu compagnon qu'étaï branquâ vai la porta avouè on fordaï et on bounet bliances tot frais eimpèssâ et cein lè z'a tant èbahiès que iena dè cliiào lurenès dese à l'autro:

— Eh! dis vai, Joséphine, vouaitie vai, on négro? N'arè jamè cru què lè bolondzi dè per ice tegnivand dâi mitrons dinse; l'est cè z'ique que dussè coffi y la farna quand l'einpattè!

— Que vâo-tou, l'âi dese l'autro, lào z'ein faut portant ài bolondzi.

— Et porquie fèrè?

— Fôula que t'è! Et quoui est-te que farâi lo pan nâi!

Voir Joseph!

La nuit tombait, une de ces nuits prématurées de novembre où tout concourt pour étouffer avant l'heure la faible et vacillante lumière des jours d'hiver; une brume épaisse s'étendait sur le ciel, et venait ajouter son voile à l'ombre provenant de l'étroitesse de la rue; au dedans de la chambre il faisait en réalité tout à fait noir et, au premier abord, l'œil le plus exercé eût été embarrassé pour distinguer le moindre objet; cependant au bout d'un instant, auprès de la cheminée où, par économie, quelques tisons se consumaient lentement sous les cendres, une silhouette se profilait, une forme sombre, chétive, courbée....

C'était le sort habituel de la grand'mère Marais d'être seule ainsi, de l'aube au crépuscule, tandis que sa fille et son gendre étaient à la boutique, et, trop vieille pour travailler, elle passait les trois quarts du jour, immobile, assise au coin de l'âtre, le matin tournant le dos à la clarté grise encore trop forte pour ses yeux fatigués, le soir, sans lampe, les mains toujours inoccupées et le cerveau roulant deux ou trois pensées toujours les mêmes; une, surtout, revenait comme un refrain, celle de son petit-fils Joseph parti depuis un an pour son service militaire.

Cette fois pourtant, entre chien et loup, une voisine de son âge, la mère de la fruitière d'en face, vint lui tenir compagnie et, naturellement, entre les deux vieilles, ce fut bientôt, mais de la part de la grand'mère principalement, cela va sans dire, un concert ininterrompu de louanges sur ce cher « Joseph! »

— Un enfant si bon, si doux, si bien élevé, mame Fontaine, commença-t-elle d'une voix chevrotante; puis, partie sur ce sujet, et, intarissable, elle continua: la joie de mes vieux jours... je le vois encore lorsqu'il partait pour l'école d'un air crâne avec ses petits livres de classe sous le bras... et ses maladies!... car il les a toutes eues, le pauvre chéri! la rougeole, la coqueluche... et jusqu'à cette grande qui nous a fait si peur et où nous avons failli le perdre... la fièvre... la fièvre... « moqueuse », comme disent les médecins, ah! mame Fontaine, il nous a donné bien du tourment, allez!... mais que de satisfactions aussi; vous souvenez-vous comme il était beau le jour de sa première communion... vous étiez déjà dans le quartier, je crois?... oui... ah!... non, non... c'était l'année d'avant, alors vous ne l'avez pas vu... attendez que je vous raconte....

Et pour la centième fois la bonne grand'mère reprit cette vieille histoire, sue par cœur par la voisine, mais que, oublieuse, elle répétait toujours comme une chose neuve, avec le même entrain et le même luxe de détails; le gars était un homme maintenant, mais pour la mère Marais, il restait toujours dans ses souvenirs le petit garçon de jadis, le bambin joufflu dont l'entêtement amusait, les colères faisaient rire et les défauts d'écolier passaient inaperçus.

— Un an passé, mame Fontaine, un an passé!... s'exclama-t-elle, et avec un soupir elle reprit: dire qu'il est si loin, là-bas, par delà la mer... en Afrique, comme ils disent... mon pauvre petit, est-ce que jamais je le reverrai?...

— Allons mame Marais, pas d'idées noires, deux ans c'est rien!...

— Pas à mon âge... mes jambes ne sont plus solides... mes yeux ne voient plus clair... Et dans un élan: tenez, mame Fontaine, je ne demande qu'une chose au bon Dieu: Voir Joseph.... et mourir!...

Tout passe, les deux années qui semblaient si longues à la mère Marais s'écoulèrent pourtant, uniformes, et un jour, un matin plutôt, Joseph apparut sur le seuil de la porte, grossi, bruni, à peine reconnaissable.

On s'embrassa, mais au lieu du bonheur promis et attendu depuis si longtemps, une sorte de gêne enserra subitement la famille; ce fut comme un étonnement et, dans cet instant, à l'avance rêvé plein d'expansion, personne ne sut que dire, pas même la vieille qui, descendue pour la circonstance de sa chambre du premier étage, resta là, les bras ballants, ouvrant de grands yeux, et ne trouvant pas un mot... C'était Joseph, et cependant ce n'était pas lui... Et dans le cœur de la grand'mère il se fit soudain un vide, ce fut comme si celui qu'elle attendait était mort, celui-là était un autre, et elle eut la sensation que son Joseph était à jamais perdu pour elle.

Cependant le premier saisissement passé on causa, et le soldat raconta sa vie au régiment; il parlait d'une voix rauque, avec des gestes brusques, et c'étaient sans cesse dans sa bouche des mots grossiers, des expressions basses qui scandalisaient les bonnes gens restés polis, bien qu'ouvriers; puis, lorsqu'on vint à parler des projets d'avenir, de la besogne future du fils, ce fut une nouvelle stupéfaction pour ces honnêtes travailleurs de l'entendre déclarer carrément qu'il voulait se la « couler à la douce », que l'atelier le « dégoûtait », et que là-bas deux camarades, des malins ceux-là, l'avaient bien converti et persuadé que sur terre c'était de la stupidité de s'éreinter pour les autres... En revenant à Paris, son idée était de faire la « bamboche » du lundi au dimanche, du reste, pas besoin de s'échiner, les vieux avaient de quoi!!!... Et il disait tout cela avec un gros rire enroué, la gorge éraillée par l'abus des alcools, et pimentant son récit de jurons et d'anecdotes salées!...

La vieille, écourée, ne put en entendre davantage et, tandis que Joseph parlait encore, elle remonta silencieusement au coin de son feu, puis, à bout de forces et sentant au-dedans d'elle quelque chose se déchirer, elle courba la tête et lentement deux larmes roulèrent sur ses joues ridées.

Hélas!... les jours suivants ressemblèrent à celui du retour, si même ils ne furent pires!... Le gars n'avait pas menti: il passait tout son temps chez le marchand de vins, dans les bals de nuit, et lorsque son gousset était vide, c'étaient des scènes sans nom, il jetait des injures ignobles et un soir osa lever la main sur sa mère.

Un an passa ainsi, et lorsque novembre revint avec ses brouillards, la grand'mère Marais reprit son poste auprès de l'âtre comme si de rien n'était, mais plus lasse, plus chétive, plus affaiblie; elle ne se plaignait pourtant jamais et affectait même avec les voisins de parler de choses indifférentes.

Cependant un soir que la mère Fontaine était venue lui tenir compagnie comme cela lui arrivait plus fréquemment, maintenant qu'on n'y voyait plus pour coudre, un soir fort semblable à l'autre, celui où elle jetait dans une prière: « Voir Joseph... et mourir!... » son pauvre cœur gonflé déborda, et tout à coup, sans transition, elle s'écria:

— Un enfer... mame Fontaine, un enfer, la maison, depuis que Joseph est revenu!... vous ne pouvez pas vous imaginer, un démon, ce garçon-là!... le régiment l'a perdu... tenez, il y a des jours où il nous fait peur... ma pauvre fille ne fait plus que pleurer, ça fait pitié!... Je crois que si cela devait continuer nous en mourrions tous! tous les défauts, tous, il les a: menteur, paresseux, gourmand, ivrogne... voleur même!... Croyez-vous que l'autre matin il a forcé la caisse de son père... le misérable!... Mais, sainte Vierge! qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un pareil malheur sur mes vieux jours? Ah! j'aurais bien dû mourir quand il était encore là-bas, que de chagrins j'aurais évités! Enfin, reprit-elle après un silence, notre supplice va peut-être finir; on nous a parlé ces temps derniers d'une place... une place en province, je ne me rappelle plus au juste pourquoi faire... mais enfin qui ferait pour lui... il a d'abord hurlé comme un chien qu'on écorche: « Quitter Paris, jamais! » a-t-il crié en frappant de grands coups de poing sur la table... puis son père, l'autre soir, l'ayant tancé vertement, après une scène... quelle scène! il a signé son engagement, et je crois bien qu'il va partir... « Alors, dans un cri sincère, comme trois ans auparavant, mais contraire celui-là, la grand'mère Marais s'exclama: « Tenez, mame Fontaine, je ne demande qu'une chose au bon Dieu, voir partir Joseph! et mourir! »

FRÉDÉRIC BERTHOLD.

Le pneu crevé.

Voici un charmant pastiche d'Alfred Bejot, paru dans le *Chat Noir*. Il imite, d'une manière très comique, le *Vase brisé* de Sully-Prudhomme, et dit les tristesses du pneu crevé:

Le pneu de cette bicyclette
Par un caillou fut éraflé
(Le recordman à l'avéuglette
Avait ce jour-là pédalé).
Et la légère meurtrissure
Dans le fragile caoutchouc
D'une marche invisible et sûre
A creusé lentement un trou.

Son air comprimé sur la route
Petit à petit s'est sauvé;
Le pneu n'ira plus loin sans doute,
N'y touchez pas: il s'est crevé.

A Jongny. — Lundi 12 courant se réuniront à Jongny sur Vevey un certain nombre d'anciens élèves du *Collège cantonal*, désireux de célébrer le 23^e anniversaire de leur sortie de cet établissement, en 1877-78. De cette « volée » font partie, entr'autres, MM. Robert Cossy, conseiller d'Etat, A. Steinlen, l'illustre dessinateur, fixé à Paris, le docteur Hansen, également à Paris, etc. Organisée par M. William Robert, de Jongny, cette réunion promet d'être fort gaie. Les adhésions sont nombreuses; il en est venu même quelques-unes de l'étranger. On dit aussi que pour s'excuser de ne pouvoir être de la fête, Steinlen enverra un dessin de circonstance et qu'une reproduction de ce dessin sera remise en souvenir à chacun des assistants, ainsi que la liste imprimée de tous les élèves de la « volée ». C'est une première réunion; ce ne sera certainement pas la dernière.

Indispensables. — On ne peut guère mieux se passer d'un horaire que d'un calendrier. Qui ne voyage pas de nos jours? Aussi, comme au nouvel-an, les calendriers, les horaires et indicateurs de tous genres affluent au moment du changement de service des chemins de fer et des bateaux. Parmi ces horaires, il en est deux qui se recommandent particulièrement. Le petit *Horaire porte-monnaie*, édité par MM. Ed. Mermod, à Clarens, et Klausfelder frères, à Vevey, contient *tous les renseignements nécessaires* pour les voyages et excursions dans la Suisse romande. Il est d'un format agréable pour la poche et imprimé en caractères très lisibles. Prix: 25 centimes.

Le *Guide Suchard*, pour voyageurs en Suisse, est une publication beaucoup plus importante. Il contient non-seulement tout ce qui a trait aux chemins de fer suisses, mais encore tous les renseignements relatifs aux correspondances avec l'étranger. Il diffère des autres publications semblables par un groupement bien plus rationnel des indications, ce qui facilite les recherches. Malgré l'abondance de ses matières, ce guide ne coûte que 50 centimes.

La Suisse au XIX^e Siècle. — Editeurs: MM. F. Payot, à Lausanne, et Schmid et Franke, à Berne. — Nous avons reçu récemment la 1^{re} livraison du 2^{me} volume de cette belle et excellente publication. Elle est entièrement consacrée à une très intéressante étude sur l'histoire du développement de l'éducation et de l'instruction publique en Suisse, à partir de la fin du siècle dernier jusqu'à aujourd'hui. Elle nous initie à l'œuvre importante et philanthropique de Pestalozzi, ainsi qu'à celle du père Girard et de tant d'autres hommes dévoués.

Nous y voyons entre autres Pestalozzi fonder, en 1808, la *Société suisse d'éducation*, en vue de concentrer les forces isolées, de réunir, pour travailler en commun, tous ceux qui s'intéressaient à l'amélioration, à la réforme de l'enseignement.

C'est ensuite de ce mouvement intellectuel qu'on vit se créer nos premières écoles normales et que des savants distingués, réfugiés politiques, furent appelés aux chaires académiques. De là aussi une nouvelle ère de progrès au point de vue de la souveraineté du peuple et de l'égalité des citoyens devant la loi, les gouvernements aristocratiques disparaissant les uns après les autres.

En 1848, la Confédération, transformée en un Etat fédératif, donne un puissant élan à la cause de l'enseignement; et l'on ne tarde pas à voir le Conseil national voter la création d'une Université et d'une Ecole polytechnique fédérales. — Le jour vint enfin où l'instruction primaire fut obligatoire dans tous les cantons.

Pour se rendre compte de ces faits qui intéressent à un si haut degré notre pays, nous ne saurions trop recommander l'ouvrage que nous citons.

Livraison de *juin* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: La réclame, par Paul Stapfer. — Le neveu du chanoine. Roman, par M. Sciobéret. — Un grand écrivain suisse. Gottfried Keller, par François Dumur. — Le spectre du Brocken, par J. des Roches. — Les Bonaparte en Suisse. Le roi Joseph à Prangins (1814-1815), par Eugène de Budé. — La chasse

à l'homme. Policiers français et détectives anglais, par Aug. Glardon. — Le secret de Madame Jessop. Nouvelle de E. Rentoul-Esler. — Chroniques parisiennes, allemande, suisse, anglaise, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, Lausanne.

Bicyclettes. — Pour s'assurer qu'une bicyclette est bien réglée, on la placera les roues en l'air, la selle et le guidon reposant sur le sol. On fera tourner vivement les roues l'une après l'autre, en plaçant un doigt sur une des extrémités de l'axe de la roue en mouvement; si on constate des vibrations intermittentes, c'est-à-dire de petits chocs, la machine aura trop de jeu, il faudra resserrer un peu le cône, en laissant cependant un peu de jeu pour que la roue revienne sur elle-même avant de revenir au repos. (Science pratique).

Moyen de faire prendre l'huile de ricin sans en sentir le goût. — Pressez la moitié d'une orange dans un verre, versez l'huile de ricin et, par dessus, le jus de l'autre moitié d'orange. Faire mouiller la bouche avec un peu de cognac que l'on rejette. On peut ainsi avaler l'huile sans que le palais en sente le goût, l'alcool empêche l'huile d'adhérer au palais et l'orange en dérobe le goût.

Le Docteur.

Boutades.

Un employé de ministère sollicite un congé de huit jours pour se marier.

— Si je ne me trompe, répond le chef du bureau qui a de la mémoire, vous m'avez déjà demandé, l'an dernier, un congé pour le même motif.

L'employé, tout interdit:

— Cette fois, c'est malheureusement la vérité...

En correctionnelle:

— Vous n'avez jamais été condamné?

— Jamais, mon président.

— Bien, attendez.

En voyant aux Tuileries une bonne d'enfants du plus beau noir, Mlle Lili a eu un petit rire narquois.

— Ne vous moquez pas des négresses, mademoiselle, gronde sa gouvernante; vous ne savez pas ce que vous pouvez devenir!

Dans une ménagerie de la foire au pain d'épices, entre spectateurs, pendant que la dompteuse introduit sa tête dans la gueule d'un fauve:

— Tout de même, le lion n'aurait qu'à ser- rer les mâchoires...

— Oui, mais il n'aime peut-être pas l'odeur de la pommade!

A l'occasion d'une demande en mariage:

— Vous me demandez, monsieur, d'être votre femme, de vous donner mon cœur. En échange, me ferez-vous un léger sacrifice?

— Lequel?

— Eh bien, promettez-moi que vous ne fumerez plus un seul cigare de votre vie.

— Je vous le promets.

— Et cela ne vous cause pas le moindre regret?

— Pas le moindre; j'aime bien mieux ma pipe!

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.